

I - SPLEEN ET IDÉAL (85 poèmes)		II - TABLEAUX PARISIENS (18)
<p>I [1] - Bénédiction II [2] - L'Albatros (1) III [3] - Elévation (2) IV [4] - Correspondances (3) V [5] - <i>J'aime le souvenir de ces époques nues</i> VI [6] - Les Phares VII [7] - La Muse malade VIII [8] - La Muse vénale IX [9] - Le Mauvais Moine X [10] - L'Ennemi XI [11] - Le Guignon XII [12] - La Vie antérieure (4) XIII [13] - Bohémiens en Voyage XIV [14] - L'Homme et la Mer XV [15] - Don Juan aux Enfers XVI [16] - Châtiment de l'Orgueil XVII [17] - La Beauté XVIII [18] - L'Idéal XIX [19] - La Géante XX [20] - Le Masque XXI [21] - Hymne à la Beauté XXII [22] - Parfum exotique (5) XXIII [23] - La Chevelure XXIV [24] - <i>Je t'adore à l'égal de la voûte nocturne</i> XXV [25] - <i>Tu mettrais l'univers entier dans ta ruelle</i> XXVI [26] - <i>Sed non satiata</i> XXVII [27] - <i>Avec ses vêtements ondoyants et nacrés</i> XXVIII [28] - Le Serpent qui danse XXIX [29] - Une Charogne XXX [30] - <i>De profundis clamavi</i> XXXI [31] - Le Vampire XXXII [32] - <i>Une nuit que j'étais près d'une affreuse Juive</i> XXXIII [33] - Remords posthume XXXIV [34] - Le Chat XXXV [35] - Duellum XXXVI [36] - Le Balcon XXXVII [37] - Le Possédé XXXVIII [38] - Un Fantôme XXXVIII [38] - I - Les Ténèbres XXXVIII [38] - II - Le Parfum XXXVIII [38] - III - Le Cadre XXXVIII [38] - IV - Le Portrait XXXIX [39] - <i>Je te donne ces vers afin que si mon nom</i> XL [40] - <i>Semper Eadem</i> XLI [41] - Tout entière XLII [42] - <i>Que diras-tu ce soir, pauvre âme solitaire</i> XLIII [43] - Le Flambeau vivant XLIV [44] - Réversibilité XLV [45] - Confession XLVI [46] - L'Aube spirituelle</p>	<p>XLVII [47] - Harmonie du Soir (6) XLVIII [48] - Le Flacon XLIX [49] - Le Poison L [50] - Ciel brouillé LI [51] - Le Chat LII [52] - Le Beau Navire LIII [53] - L'Invitation au Voyage (7) LIV [54] - L'Irréparable LV [55] - Causerie LVI [56] - Chant d'Automne LVII [57] - A une Madone LVIII [58] - Chanson d'Après-midi LIX [59] - Sisina LX [60] - <i>Franciscae meae laudes</i> LXI [61] - A une Dame créole LXII [62] - <i>Moesta et errabunda</i> LXIII [63] - Le Revenant LXIV [64] - Sonnet d'Automne LXV [65] - Tristesses de la Lune LXVI [66] - Les Chats LXVII [67] - Les Hiboux LXVIII [68] - La Pipe LXIX [69] - La Musique (8) (Texte d'oral) LXX [70] - Sépulture LXXI [71] - Une Gravure fantastique LXXII [72] - Le Mort joyeux LXXIII [73] - Le Tonneau de la Haine LXXIV [74] - La Cloche fêlée LXXV [75] - Spleen LXXVI [76] - Spleen LXXVII [77] - Spleen LXXVIII [78] - Spleen (Quand le ciel bas et lourd..) (9) (Texte d'oral) LXXIX [79] - Obsession LXXX [80] - Le Goût du Néant LXXXI [81] - Alchimie de la Douleur LXXXII [82] - Horreur sympathique LXXXIII [83] - L'Héautontimorouménos LXXXIV [84] - L'Irrémédiable LXXXV [85] - L'Horloge</p>	<p>LXXXVI [86] - Paysage (10) LXXXVII [87] - Le Soleil LXXXVIII [88] - A une Mendiante rousse LXXXIX [89] - Le Cygne XC [90] - Les Sept Vieillards XCI [91] - Les Petites Vieilles XCII [92] - Les Aveugles XCIII [93] - A une Passante (11) XCIV [94] - Le Squelette laboureur XCV [95] - Le Crépuscule du Soir (12) XCVI [96] - Le Jeu XCVII [97] - Danse macabre XCVIII [98] - L'Amour du Mensonge XCIX [99] - Je n'ai pas oublié, voisine de la ville (Texte d'oral) C [100] - <i>La servante au grand cœur dont vous étiez jalouse</i> CI [101] - Brumes et Pluies CII [102] - Rêve parisien CIII [103] - Le Crépuscule du Matin</p> <p>III - LE VIN (5)</p> <p>CIV [104] - L'Ame du Vin CV [105] - Le Vin des Chiffonniers CVI [106] - Le Vin de l'Assassin CVII [107] - Le Vin du Solitaire CVIII [108] - Le Vin des Amants</p> <p>IV - FLEURS DU MAL (9)</p> <p>CIX [109] - La Destruction CX [110] - Une Martyre (5 1ères strophes) (13) CXI [111] - Femmes damnées CXII [112] - Les Deux Bonnes Soeurs CXIII [113] - La Fontaine de Sang CXIV [114] - Allégorie CXV [115] - La Béatrice CXVI [116] - Un Voyage à Cythère (14), extrait CXVII [117] - L'Amour et le Crâne</p> <p>V - RÉVOLTE (3)</p> <p>CXVIII [118] - Le Reniement de Saint Pierre CXIX [119] - Abel et Caïn CXX [120] - Les Litanies de Satan (15), extrait</p> <p>VI - LA MORT (6)</p> <p>CXXI [121] - La Mort des Amants (16) CXXII [122] - La Mort des Pauvres CXXIII [123] - La Mort des Artistes CXXIV [124] - La Fin de la Journée CXXV [125] - Le Rêve d'un Curieux</p>

SECTION I « SPLEEN ET IDEAL »**II [2] - L'Albatros (1)**

Souvent, pour s'amuser, les hommes d'équipage
Prendent des albatros, vastes oiseaux des mers,
Qui suivent, indolents compagnons de voyage,
Le navire glissant sur les gouffres amers.

A peine les ont-ils déposés sur les planches,
Que ces rois de l'azur, maladroits et honteux,
Laissent piteusement leurs grandes ailes blanches
Comme des avirons traîner à côté d'eux.

Ce voyageur ailé, comme il est gauche et veule !
Lui, naguère si beau, qu'il est comique et laid !
L'un agace son bec avec un brûle-gueule,
L'autre mime, en boitant, l'infirme qui volait !

Le Poète est semblable au prince des nuées
Qui hante la tempête et se rit de l'archer ;
Exilé sur le sol au milieu des huées,
Ses ailes de géant l'empêchent de marcher.

III [3] - Elévation (2)

Au-dessus des étangs, au-dessus des vallées,
Des montagnes, des bois, des nuages, des mers,
Par delà le soleil, par delà les éthers,
Par delà les confins des sphères étoilées,

Mon esprit, tu te meus avec agilité,
Et, comme un bon nageur qui se pâme dans l'onde,
Tu sillones gaiement l'immensité profonde
Avec une indicible et mâle volupté.

Envole-toi bien loin de ces miasmes morbides ;
Va te purifier dans l'air supérieur,
Et bois, comme une pure et divine liqueur,
Le feu clair qui remplit les espaces limpides.

Derrière les ennuis et les vastes chagrins
Qui chargent de leur poids l'existence brumeuse,
Heureux celui qui peut d'une aile vigoureuse
S'élançer vers les champs lumineux et sereins ;

Celui dont les pensers, comme des alouettes,
Vers les cieux le matin prennent un libre essor,
- Qui plane sur la vie, et comprend sans effort
Le langage des fleurs et des choses muettes !

IV [4] - Correspondances (3)

La Nature est un temple où de vivants piliers
Laissent parfois sortir de confuses paroles ;
L'homme y passe à travers des forêts de symboles
Qui l'observent avec des regards familiers.

Comme de longs échos qui de loin se confondent
Dans une ténébreuse et profonde unité,
Vaste comme la nuit et comme la clarté,
Les parfums, les couleurs et les sons se répondent.

Il est des parfums frais comme des chairs d'enfants,
Doux comme les hautbois, verts comme les prairies,
- Et d'autres, corrompus, riches et triomphants,
Ayant l'expansion des choses infinies,
Comme l'ambre, le musc, le benjoin et l'encens,
Qui chantent les transports de l'esprit et des sens.

XII [12] - La Vie antérieure (4)

J'ai longtemps habité sous de vastes portiques
Que les soleils marins teignaient de mille feux,
Et que leurs grands piliers, droits et majestueux,
Rendaient pareils, le soir, aux grottes basaltiques.

Les houles, en roulant les images des cieux,
Mêlaient d'une façon solennelle et mystique
Les tout-puissants accords de leur riche musique
Aux couleurs du couchant reflété par mes yeux.

C'est là que j'ai vécu dans les voluptés calmes,
Au milieu de l'azur, des vagues, des splendeurs
Et des esclaves nus, tout imprégnés d'odeurs,
Qui me rafraîchissaient le front avec des palmes,
Et dont l'unique soin était d'approfondir
Le secret douloureux qui me faisait languir.

XXII [22] - Parfum exotique (5)

Quand, les deux yeux fermés, en un soir chaud
d'automne,
Je respire l'odeur de ton sein chaleureux,
Je vois se dérouler des rivages heureux
Qu'éblouissent les feux d'un soleil monotone ;

Une île paresseuse où la nature donne
Des arbres singuliers et des fruits savoureux ;
Des hommes dont le corps est mince et vigoureux,
Et des femmes dont l'œil par sa franchise étonne.

XLVII [47] - Harmonie du Soir (6)

Voici venir les temps où vibrant sur sa tige
Chaque fleur s'évapore ainsi qu'un encensoir ;
Les sons et les parfums tournent dans l'air du soir ;
Valse mélancolique et langoureux vertige !

Chaque fleur s'évapore ainsi qu'un encensoir ;
Le violon frémit comme un cœur qu'on afflige ;
Valse mélancolique et langoureux vertige !
Le ciel est triste et beau comme un grand reposoir.

Le violon frémit comme un cœur qu'on afflige,
Un cœur tendre, qui hait le néant vaste et noir !

<p>Guidé par ton odeur vers de charmants climats, Je vois un port rempli de voiles et de mâts Encor tout fatigués par la vague marine, Pendant que le parfum des verts tamariniers, Qui circule dans l'air et m'enfle la narine, Se mêle dans mon âme au chant des mariniers.</p>	<p>Le ciel est triste et beau comme un grand reposoir ; Le soleil s'est noyé dans son sang qui se fige. Un cœur tendre, qui hait le néant vaste et noir, Du passé lumineux recueille tout vestige ! Le soleil s'est noyé dans son sang qui se fige... Ton souvenir en moi luit comme un ostensor !</p>
<p>LIII [53] - L'Invitation au Voyage (7) Mon enfant, ma sœur, Songe à la douceur D'aller là-bas vivre ensemble ! Aimer à loisir, Aimer et mourir Au pays qui te ressemble ! Les soleils mouillés De ces ciels brouillés Pour mon esprit ont les charmes Si mystérieux De tes traîtres yeux, Brillant à travers leurs larmes. Là, tout n'est qu'ordre et beauté, Luxe, calme et volupté. Des meubles luisants, Polis par les ans, Décoreraient notre chambre ; Les plus rares fleurs Mêlant leurs odeurs Aux vagues senteurs de l'ambre, Les riches plafonds, Les miroirs profonds, La splendeur orientale, Tout y parlerait A l'âme en secret Sa douce langue natale. Là, tout n'est qu'ordre et beauté, Luxe, calme et volupté. Vois sur ces canaux Dormir ces vaisseaux Dont l'humeur est vagabonde ; C'est pour assouvir Ton moindre désir Qu'ils viennent du bout du monde. Les soleils couchants Revêtent les champs, Les canaux, la ville entière, D'hyacinthe et d'or ; Le monde s'endort Dans une chaude lumière. Là, tout n'est qu'ordre et beauté, Luxe, calme et volupté.</p>	<p>LXIX [69] - La Musique (8) La musique souvent me prend comme une mer ! Vers ma pâle étoile, Sous un plafond de brume ou dans un vaste éther, Je mets à la voile ; La poitrine en avant et les poumons gonflés Comme de la toile J'escalade le dos des flots amoncelés Que la nuit me voile ; Je sens vibrer en moi toutes les passions D'un vaisseau qui souffre ; Le bon vent, la tempête et ses convulsions Sur l'immense gouffre Me bercent. D'autres fois, calme plat, grand miroir De mon désespoir !</p> <p>LXXVIII [78] - Spleen (Quand le ciel bas et lourd..) (9) Quand le ciel bas et lourd pèse comme un couvercle Sur l'esprit gémissant en proie aux longs ennuis, Et que de l'horizon embrassant tout le cercle Il nous verse un jour noir plus triste que les nuits ; Quand la terre est changée en un cachot humide, Où l'Espérance, comme une chauve-souris, S'en va battant les murs de son aile timide Et se cognant la tête à des plafonds pourris ; Quand la pluie étalant ses immenses traînées D'une vaste prison imite les barreaux, Et qu'un peuple muet d'infâmes araignées Vient tendre ses filets au fond de nos cerveaux, Des cloches tout à coup sautent avec furie Et lancent vers le ciel un affreux hurlement, Ainsi que des esprits errants et sans patrie Qui se mettent à geindre opiniâtement. - Et de longs corbillards, sans tambours ni musique, Défilent lentement dans mon âme ; l'Espoir, Vaincu, pleure, et l'Angoisse atroce, despotique, Sur mon crâne incliné plante son drapeau noir.</p>

SECTION II « TABLEAUX PARISIENS »

<p>LXXXVI [86] - Paysage (10) Je veux, pour composer chastement mes églogues, Coucher auprès du ciel, comme les astrologues, Et, voisin des clochers écouter en rêvant Leurs hymnes solennels emportés par le vent. Les deux mains au menton, du haut de ma mansarde, Je verrai l'atelier qui chante et qui bavarde ;</p>	<p>[Paysage, suite...] Et quand viendra l'hiver aux neiges monotones, Je fermerai partout portières et volets Pour bâtir dans la nuit mes féeriques palais. Alors je rêverai des horizons bleuâtres, Des jardins, des jets d'eau pleurant dans les albâtres, Des baisers, des oiseaux chantant soir et matin, Et tout ce que l'Idylle a de plus enfantin.</p>
---	---

<p>Les tuyaux, les clochers, ces mâts de la cité, Et les grands ciels qui font rêver d'éternité.</p> <p>II est doux, à travers les brumes, de voir naître L'étoile dans l'azur, la lampe à la fenêtre Les fleuves de charbon monter au firmament. Et la lune verser son pâle enchantement. Je verrai les printemps, les étés, les automnes ;</p>	<p>L'Émeute, tempêtant vainement à ma vitre, Ne fera pas lever mon front de mon pupitre ; Car je serai plongé dans cette volupté D'évoquer le Printemps avec ma volonté, De tirer un soleil de mon cœur, et de faire De mes pensers brûlants une tiède atmosphère</p>
<p>XCIII [93] - A une Passante (11)</p> <p>La rue assourdissante autour de moi hurlait. Longue, mince, en grand deuil, douleur majestueuse, Une femme passa, d'une main fastueuse Soulevant, balançant le feston et l'ourlet ; Agile et noble, avec sa jambe de statue. Moi, je buvais, crispé comme un extravagant, Dans son œil, ciel livide où germe l'ouragan, La douceur qui fascine et le plaisir qui tue.</p> <p>Un éclair... puis la nuit ! - Fugitive beauté Dont le regard m'a fait soudainement renaître, Ne te verrai-je plus que dans l'éternité ?</p> <p>Ailleurs, bien loin d'ici ! trop tard ! jamais peut-être ! Car j'ignore où tu fuis, tu ne sais où je vais, O toi que j'eusse aimée, ô toi qui le savais !</p>	<p>SECTION II « TABLEAUX PARISIENS », suite...</p>
<p>XCV [95] - Le Crépuscule du Soir (12)</p> <p>Voici le soir charmant, ami du criminel ; II vient comme un complice, à pas de loup ; le ciel Se ferme lentement comme une grande alcôve, Et l'homme impatient se change en bête fauve.</p> <p>O soir, aimable soir, désiré par celui Dont les bras, sans mentir, peuvent dire : Aujourd'hui Nous avons travaillé ! - C'est le soir qui soulage Les esprits que dévore une douleur sauvage, Le savant obstiné dont le front s'alourdit, Et l'ouvrier courbé qui regagne son lit. Cependant des démons malsains dans l'atmosphère S'éveillent lourdement, comme des gens d'affaire, Et cognent en volant les volets et l'auvent. A travers les lueurs que tourmente le vent La Prostitution s'allume dans les rues ; Comme une fourmilière elle ouvre ses issues ; Partout elle se fraye un occulte chemin, Ainsi que l'ennemi qui tente un coup de main ; Elle remue au sein de la cité de fange Comme un ver qui dérobe à l'Homme ce qu'il mange.</p>	<p>[Le Crépuscule du Soir, suite...]</p> <p>On entend çà et là les cuisines siffler, Les théâtres glapir, les orchestres ronfler ; Les tables d'hôte, dont le jeu fait les délices, S'emplissent de catins et d'escrocs, leurs complices, Et les voleurs, qui n'ont ni trêve ni merci, Vont bientôt commencer leur travail, eux aussi, Et forcer doucement les portes et les caisses Pour vivre quelques jours et vêtir leurs maîtresses.</p> <p>Recueille-toi, mon âme, en ce grave moment, Et ferme ton oreille à ce rugissement. C'est l'heure où les douleurs des malades s'aigrissent ! La sombre Nuit les prend à la gorge ; ils finissent Leur destinée et vont vers le gouffre commun ; L'hôpital se remplit de leurs soupirs. - Plus d'un Ne viendra plus chercher la soupe parfumée, Au coin du feu, le soir, auprès d'une âme aimée.</p> <p>Encore la plupart n'ont-ils jamais connu La douceur du foyer et n'ont jamais vécu !</p>

SECTION IV « FLEURS DU MAL »

<p>CX [110] - Une Martyre (5 1ères strophes) (13)</p> <p>Au milieu des flacons, des étoffes lamées Et des meubles voluptueux, Des marbres, des tableaux, des robes parfumées Qui traînent à plis somptueux, Dans une chambre tiède où, comme en une serre, L'air est dangereux et fatal, Où des bouquets mourants dans leurs cercueils de verre Exhalent leur soupir final,</p> <p>Un cadavre sans tête épanche, comme un fleuve, Sur l'oreiller désaltéré Un sang rouge et vivant, dont la toile s'abreuve Avec l'avidité d'un pré.</p>	<p>CXVI [116] - Un Voyage à Cythère (14)</p> <p>Mon cœur, comme un oiseau, voltigeait tout joyeux Et planait librement à l'entour des cordages ; Le navire roulait sous un ciel sans nuages [...] ; Quelle est cette île triste et noire ? - C'est Cythère, Nous dit-on, un pays fameux dans les chansons [...] - Ile des doux secrets et des fêtes du cœur ! De l'antique Vénus le superbe fantôme Au-dessus de tes mers plane comme un arôme [...]. Belle île aux myrtes verts, pleine de fleurs écloses [...], - Cythère n'était plus qu'un terrain des plus maigres, Un désert rocailleux troublé par des cris aigres. J'entrevois pourtant un objet singulier ! [...]</p>
---	---

Semblable aux visions pâles qu'enfante l'ombre
Et qui nous enchaînent les yeux,
La tête, avec l'amas de sa crinière sombre
Et de ses bijoux précieux,
Sur la table de nuit, comme une renoncule,
Repose ; et, vide de pensers,
Un regard vague et blanc comme le crépuscule
S'échappe des yeux révoltés [...].

Nous vîmes que c'était un gibet à trois branches,
Du ciel se détachant en noir, comme un cyprès.
De féroces oiseaux perchés sur leur pâture
Détruisaient avec rage un pendu déjà mûr [...],
Ridicule pendu, tes douleurs sont les miennes ! [...]
Dans ton île, ô Vénus ! je n'ai trouvé debout
Qu'un gibet symbolique où pendait mon image...
- Ah ! Seigneur ! donnez-moi la force et le courage
De contempler mon cœur et mon corps sans dégoût !

SECTION V « RÉVOLTE »**CXX [120] - Les Litanies de Satan (15)**

O toi, le plus savant et le plus beau des Anges,
Dieu trahi par le sort et privé de louanges,
O Satan, prends pitié de ma longue misère !
O Prince de l'exil, à qui l'on a fait tort
Et qui, vaincu, toujours te redresses plus fort,
O Satan, prends pitié de ma longue misère !
Toi qui sais tout, grand roi des choses souterraines,
Guérisseur familier des angoisses humaines,
O Satan, prends pitié de ma longue misère ! [...]
Toi qui sais en quels coins des terres envieuses
Le Dieu jaloux cacha les pierres précieuses,
O Satan, prends pitié de ma longue misère !
Toi dont l'œil clair connaît les profonds arsenaux
Où dort enseveli le peuple des métaux,

[Les Litanies de Satan, suite...]

O Satan, prends pitié de ma longue misère ! [...]
Toi qui, pour consoler l'homme frêle qui souffre,
Nous appris à mêler le salpêtre et le soufre,
O Satan, prends pitié de ma longue misère ! [...]
Père adoptif de ceux qu'en sa noire colère
Du paradis terrestre a chassés Dieu le Père,
O Satan, prends pitié de ma longue misère !
Prière
Gloire et louange à toi, Satan, dans les hauteurs
Du Ciel, où tu régnas, et dans les profondeurs
De l'Enfer, où, vaincu, tu rêves en silence !
Fais que mon âme un jour, sous l'Arbre de Science,
Près de toi se repose, à l'heure où sur ton front
Comme un Temple nouveau ses rameaux s'épandront !

SECTION VI « LA MORT »**CXXI [121] - La Mort des Amants (16)**

Nous aurons des lits pleins d'odeurs légères,
Des divans profonds comme des tombeaux,
Et d'étranges fleurs sur des étagères,
Ecloses pour nous sous des cieus plus beaux.
Usant à l'envi leurs chaleurs dernières,
Nos deux cœurs seront deux vastes flambeaux,
Qui réfléchiront leurs doubles lumières
Dans nos deux esprits, ces miroirs jumeaux.
Un soir fait de rose et de bleu mystique,
Nous échangerons un éclair unique,
Comme un long sanglot, tout chargé d'adieux ;
Et plus tard un Ange, entr'ouvrant les portes,
Viendra ranimer, fidèle et joyeux,
Les miroirs ternis et les flammes mortes.

CXXVI [126] - Le Voyage (I, VIII) (17)**I**

Pour l'enfant, amoureux de cartes et d'estampes,
L'univers est égal à son vaste appétit.
Ah ! que le monde est grand à la clarté des lampes !
Aux yeux du souvenir que le monde est petit !

Un matin nous partons, le cerveau plein de flamme,
Le cœur gros de rancune et de désirs amers,
Et nous allons, suivant le rythme de la lame,
Berçant notre infini sur le fini des mers :

Les uns, joyeux de fuir une patrie infâme ;
D'autres, l'horreur de leurs berceaux, et quelques-uns,
Astrologues noyés dans les yeux d'une femme,
La Circé tyrannique aux dangereux parfums.

Pour n'être pas changés en bêtes, ils s'enivrent
D'espace et de lumière et de cieus embrasés ;
La glace qui les mord, les soleils qui les cuivrent,
Effacent lentement la marque des baisers.

Mais les vrais voyageurs sont ceux-là seuls qui partent
Pour partir ; cœurs légers, semblables aux ballons,
De leur fatalité jamais ils ne s'écartent,
Et, sans savoir pourquoi, disent toujours : Allons !

Ceux-là dont les désirs ont la forme des nues,
Et qui rêvent, ainsi qu'un conscrit le canon,
De vastes voluptés, changeantes, inconnues,
Et dont l'esprit humain n'a jamais su le nom !
[...]

VIII

O Mort, vieux capitaine, il est temps ! levons l'ancre !
Ce pays nous ennuie, ô Mort ! Appareillons !

	<p>Si le ciel et la mer sont noirs comme de l'encre, Nos cœurs que tu connais sont remplis de rayons ! Verse-nous ton poison pour qu'il nous réconforte ! Nous voulons, tant ce feu nous brûle le cerveau, Plonger au fond du gouffre, Enfer ou Ciel, qu'importe ? Au fond de l'Inconnu pour trouver du <i>nouveau</i> !</p>
--	--